

Le Monstre qui souriait



Andréa Dreok

Andréa Dreok

Le monstre qui souriait

© Andréa Dreok, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6789-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I - Différence ?

Depuis aussi loin que je me souviens, je me suis toujours sentie différente des autres. Oui, je sais, c'est horriblement banal de commencer avec une telle phrase. Une phrase lue et entendue des milliers et des milliers de fois dans les histoires, les films, les contes... Le personnage commence en disant qu'il s'est toujours senti différent et ensuite on lui découvre une chose soit disant unique ou rare. Cela peut être un super-pouvoir, un talent, une destinée, un passé, une ascendance inattendue, un trait de caractère, une particularité physique... Cela peut être tout ce que l'on peut imaginer, tout ce que nous pouvons ressentir comme étant une différence assez notable pour en faire une histoire palpitante ou juste pour nous démarquer des autres. Une chose, petite ou grande qui emballe l'imagination et les phantasmes. De manière amusante, c'est la différence, qu'elle qu'en soit l'expression, qui fait souvent une bonne histoire. C'est ce que j'aime faire quand j'écris des récits : être différente. Pourtant, mon petit monde d'écriture et d'imagination mis à part, bien souvent, cette sensation de n'être comme personne ne débouche guère sur de belles histoires épiques ou romantiques. Bien souvent, cela débouche sur quelque chose de plus sombre, de plus intimement caché par chacun.

Forcé de constater que c'est un sentiment largement partagé vu le nombre de fois où on entend cela, dans la réalité ou les histoires, je me demande souvent qui se considère comme normal ? La normalité... En gros, dans mon esprit, être normal c'est cocher des cases, répondre à un cadre, à des critères de toutes sortes. Qu'ils soient moraux, physiques, sociaux, culturels... ce sont ces références qui fixent ce qui est « normal ». Et il y en a tellement, tellement dans nos petites vies d'êtres humains, qu'il est parfaitement impossible de tous les réunir. C'est d'autant plus difficile que chacun de nous a sa propre vision de ce qui est censé être ordinaire. Pourtant, tout le monde veut, ou croit vouloir, être normal, que les autres le soient également. J'imagine que c'est rassurant,

sécurisant et que ça permet de voir venir, quoi que l'on désire voir venir. Cela permet d'avoir une idée de ce à quoi on peut s'attendre des autres et du monde. Et donc, ce qui n'est pas normal n'est pas rassurant et doit être abordé, si ce n'est avec prudence, avec une certaine position défensive pour le dire de la plus légère des manières. Je n'ai pourtant jamais réussi à me considérer comme normale. Non, pas assez de points au total de l'évaluation des paramètres ordonnés par on ne sait qui. Seulement, si on ne peut pas rassembler tous ces critères, y a-t-il un pourcentage d'entre eux à exprimer pour être jugé comme étant dans la norme ? En regardant cela d'un œil réaliste, personne ne peut cocher toutes les cases puisqu'il suffit de passer des critères d'une culture à une autre, d'un âge à un autre, d'un genre à un autre, pour trouver des critères contradictoires inconciliables.

Des années durant, ma vie entière, je me suis posée cette question. Que devais-je faire ? Que devais-je changer pour être comme les autres ? Quelle case fallait-il cocher, ou décocher, pour être vue comme normale dans l'environnement dans lequel j'évoluais et, à partir de là, espérer être acceptée par la société ? Trouver ma place et ne plus avoir ce sentiment terrible d'être constamment entourée d'une terrifiante jungle hostile ne laissant aucun répit à ses proies. Je crois que tout le monde, consciemment ou non, se pose ce genre de question au moins une fois dans sa vie. Que ce soit lorsqu'on est enfant, qu'on apprend ces lois du jugement ou plus tard dans une réflexion existentielle, on se questionne sur le sujet et on fait des choses pour entrer un peu dans le moule. C'est la base quand on vit en société parce qu'il faut répondre à certaines règles pour pouvoir y vivre. Et si l'on refuse de cocher un minimum de cases et bien je dois vous dire qu'il faudra vous trouver un endroit perdu où personne ne vous trouvera jamais et où vous serez libre de vivre selon vos règles. En attendant, qu'on le veuille ou non, il y a un minimum à accepter quand on vit dans une société, que nous l'ayons choisi ou pas.

Cependant, le score parfait n'existe pas et je doute même qu'il y est beaucoup de listes de réponses validées qui se ressemblent. C'est là que se trouvent nos différences : dans ce que nous avons accepté ou non et surtout, comment ces choses s'articulent entre elles à travers nos caractères, nos personnalités, nos idées... pour former cette personne unique que nous sommes tous. Nos différences, ce sont ces choses qui nous distinguent des autres, quelle qu'elles soient. Qu'elles soient directement visibles ou appréciées à travers le philtre abstrait du point de vue personnel de chacun. Et, il faut bien l'avouer, le genre

humain a un sérieux problème avec cela, avec ce qui est différent. Parce que c'est imprévisible, dangereux, inconnu, nouveau, que ça ne nous convient pas, que cela nous heurte et qu'on ne sait pas comment le gérer, l'appréhender, l'intégrer à notre monde. Au fond, j'en suis venue à penser que cette réaction n'est rien d'autre qu'une expression humaine des instincts primaires de peur et de méfiance inventés par la nature pour bâtir notre aptitude à survivre. Mais franchement, c'est un réflexe très énervant et cet adjectif n'est que la version « polie » de ce que j'en pense réellement. L'homme est supposé se distinguer de l'animal par sa pensée mais, à mon sens, cette pensée reste bâtie sur les mêmes fondations de la vie, les mêmes instincts sauvages enfouis en nous. Reste à savoir ce que chacun de nous construira sur cette base. Comment l'exploiterons nous ? À quel point saurons nous nous distinguer de cette origine commune à toute vie ?

Tout cela pour demander : quand est-on normal ? Quand est-on différent ? Au final, ne sommes nous pas un peu des deux ? J'ai la conviction que tout dans la vie fonctionne par harmonie. Un proverbe très connu de notre langue française adorée dit : « Il faut de tout pour faire un monde. » Vous connaissez sûrement. Je pense que c'est vrai, que le blanc et le noir, la lumière et l'obscurité, le mal et le bien, l'amour et la haine, le spirituel et le scientifique, l'imaginaire et le réel... n'existent qu'ensemble et qu'ils ne peuvent exister durablement que s'ils sont en harmonie. Après tout, ce serait-on rendu compte de l'existence de la nuit si le jour n'existait pas ? Quand à parler d'harmonie, ça ne veut pas dire que chaque concept est présent partout, tout le temps, en chacun, à part égale face à son contraire. La nuit et le jour ne sont jamais vraiment égaux en temps, en qualité, en conditions... Comme le kilo de plume opposé au kilo de plombs, ils sont très différents, avec quelques constantes mais ils ont tendance à s'harmoniser sur la durée, par le nombre, dans une globalité et cela donne tout dans un monde. On pourrait parler de cela des siècles durant et les philosophes le font certainement. Ce que je veux dire par là c'est que je pense qu'on est tous plus ou moins normaux et plus ou moins différents. Nous le sommes à divers niveaux suivant le regard qui est posé sur nous, suivant le regard que nous avons sur nous même. Tout dépend de quel côté penche notre balance.

La fameuse constatation que je pose en disant : « Je me suis toujours sentie différente des autres. » n'est, en fin de compte, que l'expression du fait que ma balance penche vers la différence. Est-ce une mauvaise chose ? Je l'ai longtemps pensé. Qui n'a jamais ressenti ce mal-être ? Franchement, nous y sommes tous

passés ou nous y passerons d'une manière ou d'une autre, c'est certain. Pour moi, c'est au début de mon existence, après l'innocence de la petite enfance, que ce concept d'anormalité a fracassé ma vie. Cela a commencé dès que j'ai été capable de saisir cette chose qui était juge de tout sans le dire et les effets qu'elle avait sur ma vie, la différence. C'est souvent le cas. Cela serait une histoire redondante que je vous raconterais si j'épiloguais sur une enfance et une adolescence écharpées par le passage continu de ce que j'étais, de ma vie, de mon physique, de mon caractère, de mon attitude, de ma famille..., devant la haute cour présidée par mon seigneur jugement et par ses sentences intransigeantes et douloureuses. Ces procès de sociétés qui n'ont aucune autre règle que la morale et les convictions, les regards des uns et des autres, de nous même, sur notre personne, nos vies, et qui, bien souvent, ne laissent place à aucune pitié, sont capables de réduire en poussière les plus merveilleux des diamants brutes. Certains, ceux qui cochent assez de cases, les bonnes cases, avec la bonne combinaison de cases, aussi rares que les gagnants du loto, peuvent s'en sortir sans trop de mal, voir même bien, très bien. Mais ceux qui sont différents... eux n'ont pas droit au même traitement. Une part supportera et s'adaptera d'une façon ou d'une autre. Une autre part se brisera purement et simplement, vivant une vie qui ne leur convient pas vraiment quand ils ne décideront par de mettre un point de fin définitif à cette existence. Et une autre part se brisera pour ensuite se reconstruire en se fichant du monde. J'aime à croire que je suis de cette dernière catégorie, mais cela ne facilite pas les choses loin de là. Toutes ces choses dites dissemblables ou anormales chez nous ou dans notre vie, que nous remarquons nous même, dans notre quotidien et, si ce n'est pas le cas, que les autres ne manquent pas de nous faire remarquer en nous matraquant d'actes, de mots, d'attitudes, de regards, de réactions et de comportements, nous forcent à reconnaître qu'on est différent. Quand trop de cases ne sont pas cochées, et d'autant plus lorsqu'on s'en aperçoit tôt dans nos vies, on se sent différent, en décalage avec le monde qui nous entoure. Parfois, et si cela n'a pas été et n'est toujours pas mon cas, c'est aussi parce que l'on coche trop de ces cases, qu'on est trop normal, qu'on se sent justement différent. J'en ai conscience. Je l'ai réalisé en comprenant que la différence est aussi la normalité et réciproquement. Après tout, comme je le disais, les gagnants du loto sont rares et cela les rends différents des autres. N'est-ce pas un étrange paradoxe comme seul l'être humain sait en créer ?

Alors oui, je commence en vous disant que je me suis toujours sentie

différente. Est-ce que c'est original ? Non. Beaucoup de monde s'est un jour dit cela, le pense en ce moment même, ou le pensera plus tard. Cette affirmation a pourtant le mérite d'être vraie et, au-delà de cet effet déjà vu, quand on y regarde bien, je pense que cela parle à tout le monde. Et c'est justement à tout le monde que j'aimerais parler.

II - Être perdu

Enfin. Enfin je suis rentrée chez moi. Non pas que j'étais partie depuis longtemps, deux heures tout au plus. Mon chez moi n'est pas un endroit extraordinaire, luxueux ou insalubre. C'est un petit appartement avec une pièce de vie, une salle de bain, une chambre et une entrée, quelques dizaines de mètres carrés à l'air étroit mais suffisant pour une personne. Mon chez moi et dans un petit immeuble de logements sociaux tranquilles dans une petite ville tranquille et ordinaire. Mon chez moi, le seul endroit où je me sente à peu près bien, à peu près en sécurité ces dernières années. Ce n'est pas un palace, ce n'est pas un taudis, c'est juste ce qu'il faut, avec ce qu'il faut, ni plus ni moins. Ma personnalité s'y étale dans la limite de l'espace disponible et cela donne mon chez moi. Je l'aime ce petit chez moi et j'aime y revenir, voir mon chien sauter dans tout les sens quand je passe la porte. C'est une des rares choses encore capables de me faire sourire véritablement.

Je suis rentrée chez moi et je me sens totalement épuisée. Comme souvent, après ça, la seule envie que j'ai est de me laisser glisser contre ma porte d'entrée. Une porte que je referme à clef pour avoir un peu plus l'illusion d'être en sûreté. Je veux me laisser glisser au sol, prendre mon chien dans mes bras et pleurer toutes les larmes de mon corps. Cela est devenu récurant depuis que j'ai ces rendez vous, que je suis dans cette situation, depuis que j'ai ce sentiment lancinant d'être totalement perdue même quand je suis chez moi.

Je me demande ce que les autres veulent dire lorsqu'ils se sentent perdus ? Pour eux, qu'est-ce que cela signifie ? L'énoncer à voix haute est une chose mais les mots sont souvent loin de la réalité. Être perdu, encore une chose que tous nous avons pu ressentir un jour. Et je ne parle pas, vous l'aurez compris, d'être perdu au sens géographique. Je parle d'être perdu dans son propre esprit, dans sa

propre vie. Qu'est-ce que les autres veulent dire par là ? Je me le demande parce que c'est une chose que j'ai toujours du mal à comprendre quand je l'entends. C'est peut-être impossible à définir. Le simple mot « perdu » illustre déjà qu'on n'en sait rien au final. Pourtant, aujourd'hui et depuis un moment, des mois, des années, je me sens perdue et au plus je me perds, au plus j'ai la sensation nette et tranchante, douloureuse, de savoir exactement ce que cela signifie. Je suis perdue, parce que je sais précisément où une suis.

Être perdu n'est pas une chose aussi vague que cela paraît au premier abord, pas pour moi. Si on est objectif, on sait tous quel chemin nous a mené à cet endroit si abstraitement décrit par un « je suis perdu ». On sait d'où l'on vient, on sait ce qu'on a fait avant, on sait comment on en est arrivé là, on sait ce qu'est notre vie à ce moment précis qu'on l'accepte ou non, qu'on le reconnaisse ou non, qu'on en soit conscient ou non. Si nous n'étions que physiquement perdus il suffirait de faire demi tour, de revenir sur nos pas l'un après l'autre jusqu'à retrouver son chemin. Mais rien n'est jamais aussi simple dans la vie. Dans la vie, la vraie, on ne peut pas faire demi tour et revenir sur nos pas. On en rêverait tous. Qui ne s'est jamais dit : « Si j'avais su j'aurais fait autrement, dit autre chose. » ; « Si je pouvais tout recommencer, je changerais ça et ça. ». Tout le monde s'est déjà fait ce genre de remarque à petite ou grande échelle et je pense que ceux qui disent le contraire sont des menteurs. Parce qu'on a tous fait des erreurs qu'on voudrait pouvoir effacer, des choix qu'on voudrait rectifier, améliorer. Seulement, c'est impossible. Nous savons tous très bien d'où nous venons et être perdu ne signifie pas qu'on ignore où l'on se trouve dans la vie, en soit même, ça signifie que l'on a aucune idée d'où nous irons ensuite.

C'est une partie de la réponse à mes yeux. Après tout, au strict sens des choses, personne ne sait ce qu'il se passera après. En revanche, tout le monde a plus ou moins des projets, des objectifs. Qu'il s'agisse des courses que l'on aura à faire demain ou du projet de toute une vie, nous sommes censés savoir ce que nous ferons et ce même si c'est pour ne rien faire et laisser la vie nous amener notre lot quotidien de tout ou rien. On est censé savoir où l'on va, chacun à sa manière, avec nos perspectives de vies, nos rêves, nos envies, nos caprices, nos aspirations... Seulement, lorsqu'on est perdu, il n'y a plus rien de tout cela. Il n'y a plus que le vide, le néant et on ne sait pas, on ne sait plus du tout où l'on va, où l'on doit, où l'on peut et surtout, où l'on a envie d'aller. On ne sait même plus si on a envie d'aller où que ce soit.